



**Discours Jean-Frédéric Jauslin, Directeur OFC
à l'occasion de la remise du
Prix de la Fondation pour Genève
à M. Jean Starobinski
le 5 mai 2010**

Seule la parole fait foi

Cher Jean Starobinski, chère Madame Starobinski,
Monsieur le Président,
Madame, Monsieur, chers Amis,

Beaucoup de grands esprits passent quasiment inaperçus de leur vivant. Disons plutôt que leur influence sur la société civile semble marginale, de peu de poids dans le grand mouvement de l'actualité. Leur influence n'est pas directement quantifiable en termes de programmes, de statistique, de revenus – défaut rédhibitoire dans notre monde frénétique et inconséquent qui vise néanmoins à tout maîtriser.

Pourtant, aux yeux de quelques-uns, ces grands esprits représentent tout un monde, tout un univers de références. Ils sont des réservoirs de sens, de lucidité, de sagesse. Ils sont ceux vers lesquels une élite de lecteurs, d'étudiants, de savants, de penseurs se tourne. Chaque domaine du savoir humain marque des moments d'arrêt, se retrouvant dans une apparente impasse. Ce sont des périodes de stagnation. On est alors en attente, guettant d'où viendra la solution, « mais notre attente ignore ce qu'elle attend. »

Jean Starobinski, dans un texte de jeunesse qu'il consacrait à l'œuvre de Pierre Jean Jouve, s'est précisément posé la question de l'attente. Pourquoi, soudain, un créateur – il parlait en l'occurrence des poètes – comble-t-il un manque ? Autour de quel vide, de quelle carence, de quelle frustration tournait cette attente ? « [...] Comme de certaines rencontres capitales de notre vie », écrivait Jean Starobinski à 23 ans, « il faut d'abord avoir trouvé, pour s'apercevoir, qu'auparavant, l'on ne vivait que d'attendre et d'espérer cet événement ». Pour beaucoup, dans des domaines certes voisins mais néanmoins très divers des Sciences humaines, Jean Starobinski fut celui qui permit l'élucidation, celui qui, après avoir ouvert la voie, lançait le dialogue.

En 1945, la guerre se terminait en Europe ; Genève avait été pour quelques-uns la ville où, pendant la guerre, s'était réfugiée la création libre. On est loin de l'image de cette Suisse « uniformément hypocrite, fermant les yeux et servilement soumise à la volonté [...] » fasciste ou nazie que décrivent certains aujourd'hui. Jean Starobinski se souvient au contraire des amis qui ne se « taisaient pas », qui prirent des risques même ; il se souvient de toutes les publications qui, pendant ces années de chaos, avaient pu se poursuivre sur le sol helvétique. L'on sait maintenant que cette activité genevoise et romande, par ses revues, ses maisons d'édition, ses intellectuels, avait trouvé des échos dans toute l'Europe. Dans le grand renouveau d'activités qui s'emparait du monde après la guerre, la fine fleur des Lettres européennes voyait son *attente* récompensée. Elle commençait à lire ce jeune genevois qu'elle découvrait ; Jean Paulhan s'empressait de saluer la préface et la traduction de *La Colonie pénitentiaire* de Kafka par Starobinski. « J'aime la modestie de votre ton, lui écrivait-il, et que, traitant de choses graves ou terribles, vous nous laissiez pourtant toute liberté. » Soixante-cinq ans après Paulhan, le même éloge est toujours valable.

Marcel Raymond, bien sûr, et les professeurs genevois se rendaient compte que peu de leurs étudiants atteignaient ce degré de pénétration, cette qualité d'élucidation qui faisait la patte de Jean Starobinski. Suivraient bientôt d'autres éloges, d'autres reconnaissances venues d'Italie, de France, d'Allemagne et d'ailleurs car, dit justement Jean Starobinski, à propos d'autres que lui : « une œuvre forte crée jusqu'à l'attente dont elle paraît issue... »

À chaque nouvelle publication, – il y avait eu après le Stendhal et le Kafka, un Montesquieu, un Rousseau, une Histoire du traitement de la mélancolie –, le monde des Sciences humaines bruissait un peu plus. Jean Starobinski écrivait, se faisait comprendre ; sa personnalité solaire, faite de pondération et de courtoisie, n'a pas pu être annexée par des clans et des chapelles. La critique littéraire avait exprimé elle-même son besoin de renouveau. Certains choisirent la voix politique, avec prise de pouvoir, anathème, guerre des méthodes. À l'évidence ce n'est pas avec ces moyens que Jean Starobinski participa au débat. Il choisit pour sa part le travail.

L'attention de ses pairs, les dix-sept doctorats *honoris causa*, les prix reçus, les citations de son œuvre faites dans les domaines les plus divers du savoir, ne trompent pas. Jean Starobinski illumine notre siècle ! De toutes parts, de tous horizons intellectuels, – Jacques Le Goff, Cesare Segre, Karlheinz Stierle, Pierre Nora ce soir, parmi tant d'autres –, chacun a pu dire, à un moment ou à un autre, qu'il s'était senti devenir plus

intelligent après une lecture de Jean Starobinski. C'est que Jean Starobinski n'a pas fonctionné en chef de file, en donneur de leçon ; il a préféré montrer un cheminement, nous invitant à l'accompagner. Rarement, en effet, une œuvre n'aura paru aussi logique, limpide dans son développement, dans son parcours. Chaque nouvel ouvrage s'inscrivait dans une vaste recherche où tous les éléments se répondaient. Jean Starobinski s'est beaucoup expliqué sur ses programmes, sur la construction de la grande table des matières de son œuvre. Il a tenu en effet à ce que ses choix soient compris. Ainsi la plupart de ses livres réédités ont été soumis à des réécritures, à des mises au point. Il a fallu *La Relation critique* pour que *L'Œil vivant* soit justement compris. Il a fallu les rééditions avec corrections de ces deux ouvrages pour que les choses soient précisées, les éventuels malentendus levés. Il n'a pas hésité, pour y parvenir, à montrer le philosophe, le critique au travail. Ce qui l'a intéressé en effet, ce n'était pas de faire Œuvre, mais de répondre à des questions qu'il se formulait, et, partant, que d'autres devaient se poser avec lui. « C'est le passage, et non la perfection qui est la vérité », a-t-il pu dire, suivant Valéry. Jean Starobinski a confié, non sans humour, qu'il n'avait pas connu de loisir.

Je persiste à penser que nous n'avons pas encore mesuré à ce jour l'ampleur réelle, non pas dans la grande famille des Intellectuels mais tout bonnement dans la société, de l'influence de M. Starobinski, et l'immense chance que c'est pour nous de le fréquenter. Je suis heureux que grâce à ce Prix de Genève, grâce à d'autres efforts menés par notre pays, nous puissions *en Suisse* conserver ce patrimoine de la culture européenne. Grâce aux documents que Jean Starobinski nous laisse, grâce au fonds qu'il a constitué aux Archives littéraires de la Bibliothèque nationale suisse, il participera durablement au débat. Une œuvre majeure va en se déployant. Et il lui faut des lecteurs. C'est Pierre Jean Jouve encore qui disait que Shakespeare « a demandé trois siècles avant d'atteindre à peu près sa taille ». Une grande œuvre se trouve toujours stimulée, régénérée par de nouvelles lectures interprétatives. Les livres publiés nous permettent de revenir à elle ; les manuscrits, les correspondances, les outils de travail d'un grand savant nous engagent à poursuivre le dialogue. Et gageons que ce ne seront plus seulement vous, Madame, Monsieur, chers Amis, ses lecteurs de la première heure, qui ressentiront le besoin de se référer à lui, mais le public plus vaste, plus étendu, pour qui les Arts, les Sciences, la Culture et l'Intelligence sont au fondement de leur Être au monde et d'une existence accomplie.